

Juan Sebastián Carbonell

Le futur du travail

{extraits}

Éditions Amsterdam

2022

Sommaire

Introduction	9
1. La fin du travail n'aura pas lieu	19
2. Tous précaires ?	55
3. Les nouveaux prolétaires du numérique	85
4. Le travail du flux	113
5. Quelle politique face à la « crise » du travail ?	143

Introduction

Dans *Le Pianiste décaîné*, Kurt Vonnegut décrit une nouvelle société qui a émergé dans le sillage d'une guerre mondiale entre les États-Unis et une autre puissance, où la division entre travailleurs et capitalistes n'est plus d'actualité. Le départ de la plupart des hommes au front a en effet forcé les ingénieurs à se passer d'eux dans les entreprises. Une fois revenus de la guerre, les soldats n'ont plus trouvé d'emplois à occuper. L'humanité est donc désormais divisée entre, d'un côté, des ingénieurs et des administrateurs d'usines entièrement automatisées et, de l'autre côté, des « inutiles au monde ».

Le gouvernement, conscient du danger que représente une armée de chômeurs plus grande que jamais, leur fournit alors un revenu de base, financé par des impôts sur les machines, et les occupe avec des tâches plus ou moins futiles dans des corps de reconstruction et de récupération. Dans ce nouveau monde, ce sont les ingénieurs, et non plus les capitalistes, qui détiennent le

pouvoir. Cependant, les ingénieurs eux-mêmes ne sont pas à l'abri du risque de devenir superflus. L'invention d'un nouveau gadget par l'un d'entre eux le met lui-même et soixante-douze autres ingénieurs au chômage : ils se voient ainsi rejetés parmi les inutiles. À la fin du roman, les laissés-pour-compte de la modernité et du progrès, des êtres humains sans travail et donc sans but dans la vie, se soulèvent lors d'une insurrection visant à détruire les machines qui les ont mis au chômage.

Ce roman de science-fiction publié en 1952 est en partie inspiré de l'expérience de Vonnegut chez General Electric, où il a fait de la publicité pour les nouvelles machines-outils à commande numériques dans l'après-guerre. Celles-ci ont été introduites dans les usines du groupe comme un moyen de contourner le contrôle qu'exerçaient les tourneurs-fraiseurs sur le procès de production. Auparavant, ces ouvriers qualifiés – souvent syndiqués – pouvaient réguler le rythme auquel ils fabriquaient des pièces, tout en gardant la main sur les machines-outils, ce qui leur donnait le pouvoir *de facto* dans l'atelier. La commande numérique vise à changer cette situation. Celle-ci permet de décomposer les pièces en une représentation mathématique, puis en un code numérique. Ce code est ensuite lu par la machine, qui le traduit en signaux électriques, puis en mouvements. Pour le bureau des méthodes, ces nouvelles machines versatiles représentaient la promesse d'une réduction du coût de la main-d'œuvre et d'une maîtrise accrue du procès de travail, en ce qu'elles rendaient dispensable la qualification

des ouvriers tourneurs-fraiseurs. *In fine*, les nouvelles machines devaient servir à se débarrasser de la plupart des ouvriers et à discipliner ceux qui restaient¹.

Au début des années 2020, ce n'est pas une guerre, mais une épidémie mondiale qui fait craindre la disparition de millions d'emplois. En effet, les robots présentent l'avantage de ne pas tomber malades – et aussi de ne pas se syndiquer et de ne pas faire grève. Le rêve d'une usine sans ouvriers est aussi vieux que la révolution industrielle. Selon certains, ce rêve est enfin à portée de main, cela non pas grâce aux machines-outils à commande numérique, mais aux progrès dans le domaine de la robotique et de l'intelligence artificielle. On cite souvent comme exemple du futur du travail l'usine de voitures électriques Tesla de Fremont, en Californie, où est assemblé le Model 3 selon le principe du *lights-out manufacturing*, c'est-à-dire d'une production sans humain, entièrement réalisée dans le noir. Pour les plus pessimistes, ce genre d'exemples confirme que l'humanité se dirige vers le scénario décrit par Vonnegut, où nous serions tous désœuvrés à plus ou moins moyen terme. Pour les plus optimistes, il faut profiter de ce « grand remplacement technologique » pour enfin faire advenir le vieux rêve socialiste de paresse et d'oisiveté formulé par Paul Lafargue.

Plutôt que celle d'un corps de reconstruction et de récupération, l'armée de surnuméraires prend une

1. David F. Noble, *Forces of Production. A Social History of Industrial Automation*, New York, Knopf, 1984.

tout autre forme depuis l'épidémie de Covid-19. Vous travaillez depuis chez vous dans un métier intellectuel et vous avez besoin de vous faire livrer des fournitures pour télétravailleur ? Un « prestataire de service de livraison » sonne en bas pour vous livrer votre colis. Le soir, après une journée éreintante devant l'écran, vous commandez votre plat préféré sur une application de livraison de repas – quelques minutes plus tard, quelqu'un (de plus en plus souvent un travailleur sans papiers qui loue le compte de quelqu'un d'autre) le dépose en bas de chez vous. En fin de compte, vous n'avez plus besoin de sortir de chez vous : sur une application de services à domicile, en un clic, vous pouvez aussi réserver un coiffeur, une esthéticienne, une femme de ménage, une nounou ou un coach sportif.

Aucune de ces personnes n'est salariée. Elles travaillent toutes sous le statut de micro-entrepreneur. Elles ne bénéficient ni du salaire minimum, ni des congés payés, ni des allocations chômage, et, la plupart du temps, elles ne bénéficient d'aucune protection sociale. Après la disparition du travail, l'apparition de plateformes numériques fait craindre celle du salariat, remplacé par une foule de travailleurs indépendants, précaires et payés à la tâche. Ceux-ci sont liés aux plateformes numériques par un simple contrat commercial. L'épidémie mondiale de Covid-19 a rendu cette forme de travail à la fois plus présente et plus visible, en contribuant à ce qu'un nombre croissant d'acteurs se tourne vers des solutions digitales pour certains services à la personne et aux entreprises.

Les plateformes numériques ont permis une certaine continuité dans l'activité économique pendant les confinements successifs, dans un contexte où le recours à des contacts physiques avec un large public était inenvisageable². Certains voient dans l'émergence de cette armée de travailleurs ubérisés le pendant d'une montée inéluctable du chômage sous l'effet combiné de l'automatisation, de la délocalisation de la production vers des pays à bas coût et de la désindustrialisation. Ils en déduisent que la société salariale que l'on a connue pendant les Trente Glorieuses serait en train de disparaître, remplacée par une nouvelle économie³.

Cependant, contrairement aux idées reçues, le travail se maintient. Simplement, il se transforme, quand il ne se développe pas dans de nouveaux secteurs. La fortune de Jeff Bezos, ancien patron d'Amazon – et un des hommes les plus riches de la planète –, augmente de jour en jour. Il l'a construite sur la brillante idée de rendre accessible l'ensemble des marchandises du monde sur Internet, et sur l'exploitation de millions de préparateurs de commandes et de livreurs. De la même façon, malgré les discours triomphalistes sur la robotique, jamais autant de personnes n'ont travaillé dans l'industrie au niveau mondial. L'usine Tesla de Fremont, parangon de l'automatisation du travail, a dû faire marche arrière dans son rêve d'une robotisation totale.

2. OCDE, *The Role of Online Platforms in Weathering the COVID-19 Shock*, 8 janvier 2021.

3. Nick Srnicek, *Capitalisme de plateforme. L'hégémonie de l'économie numérique*, trad. fr. P. Blouin, Montréal, Lux, 2018.

Face aux nombreux problèmes occasionnés par la flexibilité des installations de l'usine, Elon Musk, le patron de Tesla, a déclaré que « l'automatisation excessive chez Tesla était une erreur » et que les humains étaient « sous-estimés » : en 2018, autour de 10 000 personnes travaillent sur le site, hors prestataires. Enfin, à contrecourant des discours enthousiastes sur la nouveauté radicale de l'économie digitale, le salariat coexiste toujours avec la mise en mouvement d'une armée de nouveaux prolétaires par les plateformes numériques⁴, ce qui remet en cause le discours ambiant sur la dématérialisation de l'économie.

La fin du travail n'est pas qu'un fantasme de patrons et de journalistes : de nombreux intellectuels et universitaires se prêtent eux aussi aux prédictions et aux jeux de divination sur le futur du travail. On voit ainsi se développer partout dans le monde une littérature qui compile les exemples de métiers où le travail disparaît et où le salariat est remplacé par l'auto-emploi⁵. La situation, nous disent ces penseurs, serait grave : il y aurait urgence à tirer la sonnette d'alarme avant qu'il ne soit trop tard, et que les « inutiles au monde » se soulèvent contre leurs maîtres comme à la fin du *Pianiste déchaîné*.

4. Sarah Abdelnour, *Moi, petite entreprise. Les auto-entrepreneurs, de l'utopie à la réalité*, Paris, Puf, 2017.

5. Voir notamment Erik Brynjolfsson et Andrew McAfee, *The Second Machine Age: Work, Progress, and Prosperity in a Time of Brilliant Technologies*, New York, Norton & Company, 2014, ou Martin Ford, *L'Avènement des machines. Robots & intelligence artificielle : la menace d'un avenir sans emploi*, trad. fr. F. Devesa et P. Adams, Paris, FYP éditions, 2017.

On voit nombre de ces penseurs mettre en avant auprès du personnel politique la nécessité de prendre des mesures courageuses et novatrices telles que l'instauration du revenu universel, afin de faire face aux dangers qui guettent l'humanité.

Le but de ce livre est de revenir sur les idées reçues quant à l'avenir du travail, de montrer que celui-ci est loin de disparaître et même que, par bien des aspects, le futur du travail ressemble à son passé. Pour ainsi dire, nous continuons de vivre dans une « société fondée sur le travail⁶ », où celui-ci demeure central. Cette centralité peut être considérée sous deux aspects. Elle est anthropologique, au sens où le travail est l'activité principale par laquelle on produit et on reproduit la société. Et elle est sociale, dans la mesure où le salariat demeure la norme en matière d'emploi et où le travail occupe une place centrale dans la vie des individus et dans les représentations sociales.

Cette double centralité du travail a trouvé son apogée pendant les Trente Glorieuses, dans ce qu'on a appelé la « société salariale⁷ », c'est-à-dire un moment où le travail apparaissait comme la source des richesses dans la société et où le salariat était perçu comme une condition désirable et comme un facteur d'intégration sociale. Depuis, la centralité du travail n'a cessé d'être remise en cause. Le mouvement amorcé depuis le milieu

6. Dominique Méda, *Le Travail. Une valeur en voie de disparition ?*, Paris, Flammarion, 2010.

7. Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Gallimard, 1995.

des années 1970 s'est accéléré avec la crise économique de 2008, la désindustrialisation dans les pays développés ayant fait craindre à certains la fin de la classe ouvrière.

Qu'en est-il réellement? Le travail humain est-il menacé de remplacement par des machines et des algorithmes? Le salariat est-il voué à disparaître? Et, si ce n'est pas le cas, quelles formes le travail prend-il désormais? Je mène des recherches depuis une dizaine d'années sur les transformations sociotechniques du travail, principalement dans l'industrie automobile. Je n'ai pas pu m'empêcher de constater le décalage abyssal entre les pronostics sur la fin du travail et la réalité du terrain; entre ce que disent les futurologues et les apologistes de la *start-up nation*, d'une part, et ce que disent de façon très prosaïque les travaux de recherche ou les travailleurs eux-mêmes, d'autre part. Le but de cet ouvrage est de confronter ces deux points de vue et de montrer comment s'articulent aujourd'hui le travail et la société, afin d'ouvrir un débat sur les voies de l'émancipation du travail. Car cette voie reste pour l'heure obscurcie par les discours sur la fin du travail qui ont pour effet, souvent à dessein, de nous faire croire que le capitalisme est l'horizon indépassable de notre temps.

{fin de l'extrait}